

LAMONTAGNE, Roland, *Aperçu structural du Canada au XVIIIe siècle*. Préface de Fernand Braudel. Les Éditions Leméac, Montréal, 1964. 140 p.

Lionel Groulx, ptre

Volume 19, numéro 1, juin 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302450ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302450ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Groulx, L. (1965). Compte rendu de [LAMONTAGNE, Roland, *Aperçu structural du Canada au XVIIIe siècle*. Préface de Fernand Braudel. Les Éditions Leméac, Montréal, 1964. 140 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 19(1), 136–139. <https://doi.org/10.7202/302450ar>

LAMONTAGNE, Roland, *Aperçu structural du Canada au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Préface de Fernand Braudel. Les éditions Leméac, Montréal, 1964. 140 pages.

M. Lamontagne nous apporte un autre essai. Ai-je tort d'y voir moins un livre d'une logique et solide construction que les éléments d'une savante leçon d'histoire à des étudiants d'université? Tout s'y trouve pour l'enseignant: présentation du sujet, ses données, ses entours, aperçus nouveaux inspirés par les nouvelles méthodes, aspects divers des civilisations mortes ou encore en marche, antagonistes en présence dans l'une des plus grandes luttes coloniales; puis viennent les textes, de beaux textes bien choisis, deux de La Galissonnière, un du ministre Maurepas, un dernier de Bougainville qui étofferont, fourniront la structure de la leçon avant de révéler l'aperçu "structural" du Canada, vers le milieu du dix-huitième siècle. Il eut manqué peu de choses à

l'auteur pour faire jaillir de ces magnifiques matériaux, l'un des beaux essais de l'histoire canadienne. Tel n'a pas été son dessein. Nous l'avons déjà dit, et chacun l'a pu constater, il préfère procéder par approches, tellement le vrai et grand sujet qu'il porte en tête, paraît, semble-t-il, l'effrayer. Il prend ses distances. Ses études ne cessent non plus de lui en faire apercevoir des aspects constamment renouvelés : mystères de l'histoire qui ne se laissent que lentement pénétrer. Combien de fois l'historien fait penser au géographe qui n'ose décrire une terre fraîchement abordée, tellement devant lui les horizons s'élargissent et s'enfuient.

Il faut quand même savoir gré à M. Lamontagne des matériaux de prix qu'apporte chacun de ses livres à une période tourmentée de l'histoire de la Nouvelle-France : celle-là même où s'est décidé son destin. Quand on lit des avertissements aussi éclairants, aussi courageux que ceux du ministre Maurepas, sur la nécessité de forces navales puissantes pour le maintien et le développement du commerce et des colonies, pour le rendement économique de ces mêmes colonies, y compris la Nouvelle-France, puis, en regard de cette démonstration, le tableau de la décadence constante de la puissance navale de France : marine et construction maritime si arriérées qu'ici même, au Canada, tous les petits bâtiments de pêche sortent des chantiers de la Nouvelle-Angleterre, l'on en vient à se demander quelle lourde insouciance ou ignorance ont pu régner au siège du gouvernement royal, surtout quand, en ce débat, se pose, et l'on ne néglige point de le faire entendre, la suprématie même de la métropole en Europe. Ignorance effroyable de l'Amérique française ; ignorance non moindre des événements d'Europe où, sur les rives de la Manche, une grande nation, mal endoctrinée, joue légèrement sa suprématie. La France n'est déjà plus de taille à mater sa rivale. Les grandes pièces documentaires reproduites par M. Lamontagne nous le réapprennent : rien n'a été fait pour corriger les irréparables cessions du traité d'Utrecht, pour en limiter les dégâts, régler nombre de questions restées en suspens, telles que la délimitation de frontières en Acadie, à la Baie d'Hudson, ailleurs. Nulle discussion n'aboutit. Les Anglais parlent déjà si haut qu'on les pourrait croire en possession de la colonie. Pareille insouciance ne s'explique que par un défaitisme bien installé aux bureaux de la marine, c'est-à-dire des colonies, dès le départ de Maurepas. Pierre de Rigaud de Vaudreuil, frère du gouverneur de la Nouvelle-France, capturé sur l'*Alcide*, le 8 juin 1755, par l'amiral Boscawen, est déjà au courant de ce défaitisme. Il écrit au ministre de la marine du temps : "Dans la recherche

de tous mes papiers, ils (les Britanniques) ont trouvé la lettre que vous écriviez en commun, à mon frère (Pierre de Rigaud de Vaudreuil de Cavagnial) et à Mr Bigot sur les grandes dépenses qu'ils faisaient au Canada, et sur l'intention où vous étiez de l'abandonner, ne pouvant y subvenir, cette lettre leur a fait dire qu'ils en seraient bientôt les maîtres" (Archives de France, Marine, C, 340). Voilà bien, en quel esprit de confiance, l'on inaugurerait, en 1755, la guerre pour la possession de l'Amérique du Nord.

\*  
\*   \*  
\*

En face de cette résignation, le rôle d'un La Galissonnière ne prend que plus de prix. Maurepas lui avait écrit: "Mais le secours le plus important et dont la colonie se trouve avoir le plus besoin, c'est un chef en état de la conduire et de la défendre." A la Nouvelle-France, ce *chef* était venu. En sa politique frontalière, La Galissonnière ne veut céder sur aucun point. En Acadie, au lac Champlain, à Chouaguen, il ne voit partout qu'usurpation anglaise. Contrairement à Bougainville qui finira par se résigner à la possibilité d'une colonie française rétrécie, coupée de ses rallonges de l'est et de l'ouest, La Galissonnière croit encore possible la fortification des extrémités de l'Empire. Avec quelle intelligence il discourt sur le rôle stratégique du pays des Illinois, sur le Détroit, sur Michilimakinac et comme il agence en solides structures les vastes espaces de la Nouvelle-France. Il y voyait "le boulevard de l'Amérique contre les entreprises anglaises (p. 112)". On eût dit Talon revenu au Canada, mais trop tard, tout comme l'autre, celui de 1672 avait vu trop grand pour son roi.

On aperçoit ce qu'a pu contenir, en l'esprit du professeur Lamontagne, ce schéma d'une leçon d'histoire. Le professeur a longuement commenté le document La Galissonnière. On eût voulu qu'il eût fait de même pour le document Bougainville qui est de 1758 et qui est d'un si grand intérêt. Louons-le de ne s'épargner aucune peine pour s'assurer les textes authentiques. M. Lamontagne est allé chercher aux Archives du Séminaire de Québec, où il est déposé sous la cote Ms 19, le mémoire de Bougainville. De même a-t-il pu obtenir de Cornell University Library, le texte original du Mémoire de Maurepas, celui qui est daté de la fin de l'année de 1745.

En tout cela, M. Lamontagne vise à une modernisation de la méthode historique, disons même, ainsi que l'écrit son préfacier, M. Fernand Braudel, à une "transformation de l'histoire" replacée "dans les longues perspectives et les feux croisés des sciences humaines". Excellente ambition, pourvu que l'historien se garde

du nouveau jargon scientifique. Il ne faudrait point que l'abus de mots savants recouvrît des nouveautés qui n'en sont point. L'histoire se mettra au point, à notre humble sens, beaucoup moins par des méthodes nouvelles que par des éléments nouveaux qui vont constituer son intériorité, facteurs, dimensions d'une vie humaine qui s'épand à l'échelle du monde.

LIONEL GROULX, ptre